

### ANNEXE 3

#### Commentaire de Luc Fraisse, professeur de littérature à l'Université de Strasbourg, sur l'adaptation de Proust en BD par Stéphane Heuet.

La nouvelle s'est répandue d'abord très discrètement, dans le monde de la littérature et de la culture, à la toute fin du 20<sup>e</sup> siècle : on adaptait le roman de Proust, *À la recherche du temps perdu*, en bande dessinée. Le premier chapitre « Combray » était disponible en librairie. Ce grand fascicule se fit connaître sur les rayonnages, avant de susciter des réflexions dans le monde des lettres.

Était-il envisageable de convertir l'œuvre de Proust en bande dessinée ? Pour quel public ? Et dans quel but ? Les fins connaisseurs n'allait-ils pas être choqués, formuler des protestations, se montrer scandalisés, ou simplement opposer un silencieux mépris à une telle entreprise ? Il était légitime de le craindre ; or, il n'en fut rien. À partir d'une discrète renommée, la bande dessinée de Stéphane Heuet fit son chemin ; son audience s'étendait comme une mélodie faisant entendre un lent et inexorable *crescendo*. À la place des sarcasmes attendus, surgirent la curiosité, bientôt après l'intérêt, bientôt après encore l'admiration. En quelques années la bande dessinée était entrée dans le patrimoine. Loin de la critiquer, le public demandait la suite, avec une certaine impatience.

Convertir le roman de Proust en bande dessinée favorise-t-il la diffusion de la culture générale ? On tâchera de répondre brièvement à cette question, mais il faut la faire précéder d'une autre : Marcel Proust fait-il partie de la culture générale ? Le nom de Proust est tellement associé au patrimoine français que le public qui se montre soucieux de sa postérité, et concrètement de ce que l'on fait de son œuvre, avec son œuvre – bande dessinée ou adaptations cinématographiques –, ce public français sourcilleux à l'égard de « son » Proust, surveillant qu'on n'aille pas le lui abîmer, n'a pas nécessairement lu Proust. Pour comprendre cet apparent paradoxe, il faudrait prendre en compte un aspect essentiel de la culture générale dans la vie d'une nation, dont les grands monuments culturels sont ressentis comme indispensables sans devoir être connus à fond : on a besoin de savoir qu'ils existent. L'existence et la conservation du musée du Louvre sont nécessaires, même pour ceux qui ne vont pas visiter le Louvre : il faut qu'il soit là. Et ainsi de l'œuvre de Proust. Et ainsi de toutes les œuvres constituant un patrimoine national. Comme on dit que l'Église conserve le dépôt de la foi, un grand nombre d'institutions et de personnes s'unissent à conserver le dépôt de la culture.

Conserver, oui, mais est-ce suffisant ? Diffuser est assurément mieux encore. *A priori*, la bande dessinée confectionnée par Stéphane Heuet va attirer deux catégories de public très opposées : ceux qui l'ouvriront parce qu'ils ont lu Proust, avec dès lors la curiosité de voir *comment c'est fait* ; ceux qui ne se sentant peut-être pas capables de lire Proust, espèrent y accéder par le support de l'image et des bulles, illustrant et condensant le long tissu complexe des phrases de Proust. Beaucoup de mains, aux étalages des librairies, se sont tendues pour ouvrir la bande dessinée de Stéphane Heuet, de promeneurs qui ne connaissent pas Proust, et semblaient même destinées à ne jamais le connaître. Et la démarche de ces non-connaiseurs doit être non pas méprisée mais louée, car c'est un geste vers la culture, et car un pan de culture acquis constitue toujours un gain. Il ne faut pas regretter que ce pan de culture ne restitue pas toute la culture. En effet, le pan de culture se fait passeur de culture. Quand Nina Companeez a tourné en 2011 le téléfilm en deux parties d'*À la recherche du temps perdu*, c'est la bande dessinée de Stéphane Heuet qu'elle a préalablement donnée à lire à ceux des acteurs qui devaient s'initier à l'œuvre, où l'on voit comment la diffusion de la culture passe de main en main, et ici de forme en forme.

Aussi Stéphane Heuet a-t-il reçu l'assentiment du petit monde des connaisseurs, il n'a suscité aucun esprit chagrin ; bien mieux, les signes de consécration n'ont pas tardé à affluer : toute une série de prix, jusqu'au prestigieux Grand Prix Hervé Deluen de l'Académie française, après celui des Écrivains du Sud et celui de France Télévisions, après la Madeleine d'Or et le prix Céleste Albaret – où l'on reconnaît tour à tour la reconnaissance la plus grand public et la plus culturellement sélective et exigeante. Il faut dire que cette adaptation en bande dessinée constitue un cas difficilement généralisable. Il apparaît au premier coup d'œil que les dessins sont d'une rare beauté ; il apparaît au second regard que les fragments de phrases choisis pour les bulles s'enchaînent très bien. Or, celui qui approche Stéphane Heuet en trouve avec stupeur l'explication : cette bande dessinée repose sur une impressionnante documentation en arrière-plan, une immense bibliothèque d'œuvres d'art contemporaines de Proust et permettant de visualiser les scènes du roman, mais aussi d'archives, de documents historiques sur Paris et la province au temps de Proust, des ustensiles de cuisine aux uniformes militaires. Par quoi la réalisation de la bande dessinée constitue un acte culturel à plusieurs niveaux : parce qu'elle restitue l'œuvre d'un grand écrivain sans la dénaturer ; parce qu'elle donne à voir toute une époque, cette Belle Époque dont le charme désuet nous inspire tant de nostalgie.

Mais pour cette raison, une telle adaptation peut-elle servir d'exemple généralisable, au service de la culture ? Elle résulte de la rencontre sans doute exceptionnelle entre un extraordinaire talent, celui de l'adaptateur, et un immense écrivain. La bande dessinée dont nous parlons ne se met pas seulement au service de la culture parce qu'elle adapte une grande œuvre ; elle l'adapte si bien qu'elle est elle-même entrée dans la culture générale. Comme

la traduction de Goethe par Gérard de Nerval est plus qu'une traduction. Comme celui qui évoque *Mort à Venise* de Luchino Visconti, en disant que le cinéaste a porté à l'écran le roman de Thomas Mann, sent bien qu'en disant cela il n'a pas tout dit.

La bande dessinée aide-t-elle le grand public à acquérir une culture générale ? Le cas choisi nous oblige à aborder la question par son sommet. Mais gageons que la diffusion de la culture pourra se faire par ce moyen, sinon à tous les étages, du moins à plusieurs niveaux.